Plus intéressante, — parce que plus précise, — est la deuxième partie, qui constitue une exégèse approfondie de la loi agraire de 111 av. J.-C. M. Zancan est au courant des travaux récents sur la question. Il utilise et critique au besoin les études de MM. Cardinali, Saumagne, Carcopino, etc. Il estime, avec l'opinion dominante, que la loi agraire consacre dans une large mesure l'échec de la politique de Ti. Gracchus et le triomphe de la classe sénatoriale, mais apporte sur la véritable portée de la loi, et notamment sur ses rapports avec la loi Thoria, des précisions intéressantes.

H. Lévy-Bruhl.

A. Mellor, *Les conceptions du crime politique sous la République romaine* : Paris, Sirey, 1934, in-8°, 90 pages.

M. Mellor s'est attaqué à un beau sujet qui n'avait été traité dans son ensemble, depuis Mommsen et Strachan-Davidson, que par un ouvrage de M. Schisas (*Offences against the State in roman law*), dont l'auteur ne semble pas avoir eu connaissance.

L'ouvrage de M. Mellor n'est pas dépourvu de certaines qualités d'exposition et se lit avec agrément, mais on ne saurait dire qu'il examine les questions à fond. C'est ainsi que le problème fondamental, celui de savoir qui, dans la lutte entre le Sénat et les Gracques, était dans la légalité, est traité d'une manière superficielle, au moyen d'affirmations et non de preuves. L'ouvrage, dans son ensemble, manque d'objectivité. Il donne l'impression que l'auteur a cherché dans l'histoire romaine des arguments pour étayer des thèses qui lui sont chères. Ce n'est pas là une attitude favorable au bon travail scientifique.

H. Lévy-Bruhl.

Ouvrages scolaires.

A. Bourgery & H. Yvon, *Exercices latins. Application des règles et méthode de traduction* (Classe de cinquième et classes supérieures) : Paris, Belin, 1934, 414 pages.

MM. Bourgery et Yvon complètent par ce dernier volume le cours d'enseignement du latin dont ils avaient commencé la publication en 1932. A l'ouverture de cet ouvrage, certains, du moins je le suppose, auront un soupir de soulagement en s'apercevant qu'enfin il ne s'agit plus du latin « simplifié », « rendu facile », « appris rapidement ». Les auteurs eux-mêmes n'ont pas pris de chemin de traverse et ils n'en indiquent pas à leurs élèves. Ils ont fait ce qui peut paraître une découverte ; c'est que la vraie manière de savoir le latin est de l'apprendre. Découverte, oui, en vérité, et je crois qu'aucun de ceux qui ont eu des rapports avec les étudiants de l'enseignement supérieur ne prendra la dé-

fense des méthodes pseudo-rapides qui ouvrent les Facultés à des élèves mûrs tout au plus pour la classe de quatrième.

MM. Bourgery et Yvon ont pris par le plus long, comme La Fontaine allant à l'Académie ; mais ils ne l'ont pas fait dans l'intention de flâner le long du chemin et de s'amuser à la bagatelle. Leur livre est nourri d'un bout à l'autre de connaissances substantielles, et aucune notion propre à prévenir les bévues et l'inintelligence n'y est omise : étude des synonymes prêtant à la confusion, exercices amenant l'élève, par un contact prolongé avec certains mots, à en assimiler les sens les plus divers, entraînement méthodique à l'usage des formes hétéroclites ou surprenantes, etc...

Pour ne pas se singulariser à l'excès, ce manuel a sa page « moderne », proposant à l'élève une petite construction morphologique, papier et carton : découpage, bande à glissière, etc... Seulement ce jeu occupe l'espace qui lui convient, c'est-à-dire peu de place. Les auteurs ne sont pas tombés dans l'erreur de tant de méthodes pédagogiques qui font espérer aux élèves, et peut-être à quelques professeurs, qu'après avoir joué à grand renfort de petits cartons grammaticaux au loto, au loup ou au nègre, toute la classe lira couramment Tacite et Juvénal. Ces amusements peuvent être excellents pour graver dans l'esprit des particularités morphologiques : appelons-les l'ABC du latin, mais ne les autorisons pas à ambitionner un titre plus sérieux.

Après l'assimilation de cet ABC, il faut enseigner le reste, c'est-à-dire tout. La méthode adoptée pour les exercices est la même que pour la grammaire, et je résume rapidement ce que j'ai dit en rendant compte de ce volume : 1° l'inspiration est celle du livre de M. F. Brunot, *La pensée et la langue ;* tantôt, partant des besoins de la langue française, MM. Bourgery et Yvon multiplient les exercices destinés à enseigner aux élèves le moyen d'y répondre avec les ressources du latin ; tantôt, partant des habitudes du latin, ce sont les possibilités du français qu'ils étudient ; 2° le plan adopté est celui que suivent en général les syntaxes de l'enseignement supérieur ; les particularités par trop spéciales ou par trop exceptionnelles sont omises, mais toutes les autres difficultés sont étudiées, avec quelle ampleur, quelle précision ! Quiconque voudra le mesurer lira les six grandes pages consacrées aux formes et aspects de l'ablatif absolu. L'élève y est même prévenu qu'une tournure ne se trouve que chez César. Cette érudition ne se rencontrait guère jusqu'ici dans les ouvrages destinés à l'enseignement secondaire.

Toute cette richesse, bien dosée, bien graduée, est assimilable. Sera-t-elle assimilée? L'expérience l'enseignera aux professeurs. A coup sûr, les élèves qui sauront se l'approprier se trouveront ensuite à leur aise dans l'enseignement supérieur.

A. Guillemin.

UNIVERSITÉ DE PARIS
INSTITUT
DE CIVILISATION
HELLÉNIQUE

M. Lenchantin de Gubernatis, *Manuale di prosodia e metrica latina ad uso delle scuole medie* : Messina & Milano, Principato, 1934, 116 pages in-12, 7 lire.

Ce petit ouvrage est particulièrement destiné aux classes moyennes des lycées, l'auteur s'étant réservé de compléter son enseignement de la métrique, d'une part, par des *Elementi* destinés aux petites classes et, d'autre part, par une *Metrica latina*. L'exposé est conçu à peu près selon le même esprit que celui de M. Juret dans ses *Principes de métrique* : fournir aux élèves les connaissances qui leur sont indispensables en mettant à leur portée l'essentiel des explications. Ce n'est pas chose facile, étant donné le désaccord qui persiste entre les métriciens sur bien des points : distinction du pied et du mètre, rôle du mot, nature de la césure, définition de l'ictus, interférence des accents métrique et verbal, abrègement iambique, — je ne parle même pas de questions plus délicates : scansion du saturnien, principe de la métrique logaédique, fondement de la prose métrique... Et pourtant M. Lenchantin touche tous ces points en s'efforçant d'adopter une attitude qui ne déroute pas trop les élèves. Je ne dis pas que ceux-ci retireront toujours de l'exposé des idées nettes : qu'est-ce que l'accent? le chapitre I leur indique sa place, non sa nature, et le chapitre X laisse entendre qu'il est d'intensité, comme l'ictus, sans résoudre le conflit qui s'ensuit entre la lecture normale et la lecture rythmique ; qu'est-ce que le saturnien? la page 106 nous en offre une définition qui a l'air définitive, mais que remet en cause la note de la p. 107... A propos de cette note précisément, je dois dire qu'à mon avis bien des anomalies de la métrique latine peuvent trouver leur explication dans une dualité fondamentale que n'admet pas M. Lenchantin, dans un conflit, marqué dès les origines, mais de plus en plus accusé, entre les tendances phonétiques propres à la langue latine et les particularités d'un système métrique qui lui était étranger. Mais les théories ne sont qu'effleurées dans ce manuel, et une autre occasion se présentera d'en aborder l'examen. L'utilité essentielle du livre de M. Lenchantin est de faciliter aux élèves la lecture des auteurs qu'ils expliquent dans les classes : Plaute et Térence, Catulle et Horace, Lucrèce et Virgile, les élégiaques. J'ajoute qu'à l'enseignement métrique M. Lenchantin se préoccupe de joindre les éléments d'une interprétation stylistique : nombreuses et pertinentes sont les observations sur les effets que tirent les poètes de l'emploi des mètres, des dispositions métriques, des licences prosodiques, etc. Il y a là un élément propre à vivifier l'explication des poètes.

J. Marouzeau.

W. F. C. Timmermans, *La France devant l'antiquité* : Groningen, Wolters, 1934, 250 pages, 2,60 Flor.

Ouvrage scolaire, destiné à éveiller chez les élèves le sens de l'antiquité, ou plaidoyer pour gagner les esprits à la cause gréco-latine, ce livre, né hors de nos frontières, est en tout cas une évocation instructive de ce que nous devons à notre culture traditionnelle.

Il est tout entier fait de citations qui viennent se ranger sous les titres : Paysages et monuments ; Le latin et le français ; La tradition classique ; Les humanités et l'éducation ; Parallèles ; Enseignements de la sagesse antique ; Leçons de l'art antique ; Pages imitées ou inspirées. Les auteurs cités vont de Du Bellay à Paul Valéry ; Rousseau y coudoie Voltaire, Hugo s'y rencontre avec Napoléon, et Léon Daudet y communie avec Anatole France.

Que prouve tout cela? Que nous vivons du passé, que nous nous expliquons par lui, que notre histoire était préformée en lui? Jusque-là, tout le monde sera d'accord et chacun accueillera le joli livre de M. Timmermans comme une illustration de ce qu'il y a de meilleur dans notre pensée, notre culture, notre art traditionnels. Quant à en tirer une leçon éducative et culturelle, propre, comme dit l'auteur dans sa Préface, « à fortifier les jeunes gens dans le culte de l'humanisme », ceci pose la question de ce qu'on appelle « les humanités modernes », et ce n'est pas ici le lieu d'en discuter. Mais, à propos — et ceci soit écrit sans malice — pourquoi un partisan des modernes ne nous donnerait-il pas, pour faire pendant, une anthologie de « ce que nous ne devons pas aux anciens », quelque chose comme « La France contre l'antiquité »? Qui se laissera piquer au jeu?

J. Marouzeau.

Périodiques.

Istros, revue roumaine d'archéologie et d'histoire ancienne, publiée sous la direction de M. Ş. Lambrino : Bucarest, Imprimerie nationale, 1934, fascicule I, 174 pages.

Les archéologues de l'Université de Bucarest n'avaient pas encore leur Revue. C'était d'autant plus regrettable que les travaux — excellents, mais dispersés — de cette jeune et brillante pléiade d'archéologues étaient, par suite de ce fait, difficilement accessibles aux savants étrangers. Aujourd'hui, grâce à l'inlassable dévouement de M. S. Lambrino — admirablement secondé par M^me^ Marcelle Lambrino — les archéologues roumains ont à leur disposition une Revue qui ne le cède en rien aux meilleures publications similaires de France et d'ailleurs. M. Marouzeau en avait signalé le projet dans une Chronique dès 1933 (*Revue des Études latines*, p. 44) ; le premier fascicule a paru en 1934.